

L'HEPTAMÉRON,

OU

CONTES

DE LA

REINE DE NAVARRE.

VII.

1st Reinick
1845.



CONTES

ET

NOUVELLES

DE

MARGUERITE DE VALOIS,

REINE DE NAVARRE.

NOUVELLE ÉDITION ORNÉE DE SOIXANTE-
QUINZE JOLIES GRAVURES.

TOME SEPTIÈME.

PARIS.

DUPRAT-DUVERGER, RUE DES
GRANDS - AUGUSTINS, N^o 21.

M. DCCC. VII.



CONTES

DE LA

REINE DE NAVARRE.



LIX^e CONTE.

Un Gentilhomme est surpris par sa femme
dans le temps qu'il croyoit baiser une
de ses Demoiselles.



LA dame dont vous venez de faire
le conte, avoit épousé un mari de
bonne et ancienne maison, et qui

n'avoit pas moins de bien que de naissance. L'amitié réciproque qu'ils eurent l'un pour l'autre fit seule ce mariage. Elle qui étoit la femme du monde la plus naïve , ne dissimuloit point à son mari qu'elle n'eût des amans dont elle se moquoit , et ne s'en servoit qu'à passer le temps. Son mari avoit sa part du plaisir ; mais à la longue ce manège le chagrina. D'un côté il trouvoit mauvais qu'elle entretenoit long-temps des gens qu'il ne tenoit ni pour parens ni pour amis , et de l'autre il ne s'accommodoit pas de la dépense qu'il étoit contraint de faire à la suite de la cour. C'est pourquoi il se retiroit chez lui le plus souvent qu'il pouvoit ; mais il y recevoit tant de visites , que sa dépense n'en étoit guère moins grande. En quelque lieu que sa femme fût , elle trouvoit toujours moyen de se divertir , soit

au jeu ou à la danse, ou à quelque autre exercice auquel les jeunes dames peuvent honnêtement s'occuper. Quand son mari lui disoit quelquefois qu'ils faisoient trop de dépense, elle répondoit qu'il devoit être assuré qu'elle ne le feroit jamais cocu, mais bien coquin. En effet, elle aimoit si fort la magnificence des habits, qu'il falloit qu'elle en eût des plus beaux et des plus riches qui parussent à la cour, où son mari ne la menoit que le moins qu'il pouvoit, quelque envie qu'elle eût d'y aller. C'est pourquoi elle se rendit si complaisante à son mari, que c'étoit avec peine qu'il lui refusoit des choses plus difficiles. Voyant un jour que toutes ses inventions ne pouvoient le porter à aller à la cour, elle s'aperçut qu'il faisoit fort bonne mine à une femme de chambre qu'elle avoit, et crut qu'elle

en pourroit tirer quelque avantage. Elle tira un soir cette fille en particulier, et la questionna si finement tant par promesses que par menaces qu'elle lui fit confesser, que depuis qu'elle étoit à son service, il ne s'étoit point passé de jour que son mari ne l'eût sollicitée à l'aimer; mais qu'elle aimoit mieux mourir que de rien faire contre Dieu et son honneur, attendu même qu'elle lui avoit fait l'honneur de la recevoir à son service, ce qui seroit un double crime.

Cette dame apprenant l'infidélité de son époux, eut d'abord du dépit et de la joie. Du dépit de voir que dans le temps qu'il lui témoignoit tant d'amitié, il cherchoit sous main les moyens de lui faire un affront à ses yeux, et de la quitter pour une fille qu'elle regardoit comme beaucoup inférieure à elle pour la beauté

et pour les agrémens ; de la joie , parce qu'elle espéroit de le surprendre en flagrant délit , et le pousser de manière qu'il ne lui reprocheroit plus ni ses amans ni le séjour de la cour. Pour cet effet , elle pria cette fille de consentir peu à peu à ce que son mari demandoit , aux conditions qu'elle lui prescrivit. La fille pensa faire des difficultés , mais sa maîtresse s'étant rendue garante de sa vie et de son honneur , elle promit de faire tout ce qu'il lui plairoit. Le mari poussant sa pointe , trouva cette fille toute changée , et la pressa plus vivement que de coutume. Mais comme elle savoit son rôle par cœur , elle lui représenta qu'elle étoit pauvre , et qu'elle le seroit encore davantage en lui obéissant , parce qu'elle seroit chassée du service de sa maîtresse avec laquelle elle espéroit gagner de quoi trouver.

un bon mari. Le gentilhomme répondit à cela , qu'elle ne devoit s'embarasser de rien ; qu'il la marieroit mieux et plus richement que sa maîtresse ne sauroit faire , et ménageroit son intrigue avec tant de secret , que personne ne pourroit en mal parler. Sur cela le marché fut conclu. Comme on délibéroit du lieu où les conditions devoient être scellées , la fille dit qu'elle n'en savoit point de plus commode et de moins sujet aux soupçons qu'une petite maison qui étoit dans le parc , où il y avoit fort à propos une chambre et un lit. Le gentilhomme qui n'eût jamais fait de difficulté sur le lieu , trouva celui-là fort à son gré , et attendit avec une extrême impatience le jour et l'heure dont on étoit convenu.

Cette fille tint parole à sa maîtresse , lui conta fort au long tout ce qui

s'étoit passé entr'elle et son maître, et lui dit que le rendez-vous étoit le lendemain après diné ; qu'elle ne manqueroit pas de lui faire signe lorsqu'il seroit temps de partir , à quoi elle la supplioit de bien prendre garde , et de ne manquer pas de son côté de s'y trouver à l'heure , pour la délivrer du péril où elle se mettoit pour lui obéir. La dame lui jura qu'elle n'y manqueroit point, la pria de n'avoir point de peur , et l'assura qu'elle ne l'abandonneroit jamais , et qu'elle la mettroit à couvert de la fureur de son mari. Le lendemain après diné le gentilhomme fit à sa femme meilleur visage qu'il n'avoit encore fait ; ce qui ne lui étoit pas fort agréable : mais elle sut si bien dissimuler , qu'il ne s'apperçut de rien. Après le diné elle lui demanda à quoi il passeroit le temps ? Il lui dit qu'il ne savoit rien

de meilleur que le jeu. On se mit donc en devoir de jouer; mais elle ne voulut point être de la partie, et dit qu'elle auroit le même plaisir à voir jouer. Avant que de se mettre au jeu, il n'oublia pas de dire à cette fille de songer à sa promesse. On n'eut pas plutôt commencé de jouer, qu'elle passa dans la salle, et fit signe à sa maîtresse qu'elle partoît pour le pèlerinage qu'elle avoit à faire. La femme vit fort bien le signe, mais le mari ne remarqua rien. Cependant au bout d'une heure un de ses valets lui ayant fait signe de loin, il dit à sa femme que la tête lui faisoit un peu mal, et qu'il étoit contraint d'aller prendre l'air, et de reposer un peu. Elle qui savoit son mal aussi bien que lui-même, lui demanda s'il vouloit qu'elle prit son jeu: il lui dit qu'oui, et qu'il reviendrait bientôt. Elle répondit

qu'il ne devoit point se presser, et qu'elle joueroit bien deux heures sans s'ennuyer. Le mari se retira donc à sa chambre, et de là au parc. Sa femme qui savoit un chemin plus court attendit un peu, et puis faisant tout-à-coup semblant d'avoir la colique, elle donna son jeu à un autre. Elle ne fut pas plutôt sortie de la salle, qu'elle laissa ses hauts patins, et courut le plus promptement qu'il lui fut possible, au lieu où elle n'étoit pas bien aise que le marché se fit sans elle, et arriva à la bonne heure presque aussitôt que son mari. Elle demeura derrière la porte pour écouter les beaux et honnêtes discours que son mari tenoit à sa servante. Quand elle vit qu'il s'approchoit du criminel, elle le prit par derrière, et lui dit : Je suis trop près de vous pour en prendre une autre. Il ne faut pas demander si le

mari fut alors dans une colère extrême, tant d'être frustré du plaisir qu'il s'étoit promis, que de voir que sa femme, dont il craignoit de perdre pour jamais l'amitié, le connoissoit plus qu'il n'auroit voulu. Mais pensant que c'étoit un jeu que la fille avoit fait jouer, sans parler à sa femme il courut après sa servante avec tant de fureur, qu'il l'auroit tuée si sa femme ne la lui eût ôtée d'entre les mains. Il disoit avec un transport extrême que c'étoit la plus méchante coquine qu'il eût jamais vue, et que si sa femme avoit attendu, elle auroit bien vu que ce n'étoit que pour l'éprouver et pour se moquer d'elle, et qu'au lieu de lui faire ce qu'elle croyoit, il lui auroit donné des verges pour la châtier : mais elle qui se connoissoit à pareil métal, ne prit pas cela pour argent comptant, et lui fit de si

bonnes remontrances, qu'il eut grande peur qu'elle ne voulût le quitter. Il lui fit toutes les promesses qu'elle voulut, et touché des sages remontrances de sa femme, il confessa qu'il avoit tort de trouver mauvais qu'elle eût des amans. Il convint qu'une femme belle et honnête n'en est pas moins vertueuse pour être aimée, pourvu qu'elle ne fasse et ne dise rien contre son honneur : mais qu'un homme est fort condamnable de se donner la peine de poursuivre une fille qui ne l'aime point, et de faire tort à sa femme et à sa conscience. Il finit, en lui promettant de ne plus l'empêcher d'aller à la cour, et de ne jamais trouver mauvais qu'elle eût des amans, persuadé qu'il étoit qu'elle les gardoit plus pour s'en divertir, que pour l'amitié qu'elle avoit pour eux. Ce discours ne déplut point à la dame,